

Eclairage autour de la Solitude des Seniors

« Si tout le monde restait vivant, on serait plus que trop serrés. »
(Paul, 9 ans)

« Quand je serai devenu un vrai adulte, toi tu seras vraiment une vieille femme. »
(Simon, 8 ans - à sa mère épouvantée)

Présentation

Je veux vous dire ici que le psychologue n'est pas puissant d'un savoir acquis doctement. Le psychologue doit apprendre à faire humblement feu de tout bois et à articuler à son savoir théorique les apports de la pratique, ainsi que ce qu'il découvre en lui et autour de lui, et enfin de ce que la culture véhicule dans toutes sortes d'œuvres et de réalisations.

Je ne souhaite pas développer cet exposé de façon trop théorique et me servirai, pour illustrer mon propos, d'expériences cliniques diverses, de références historiques, littéraires, artistiques et mythologiques.

La personne âgée seule : isolement et singularité

Le pédiatre anglais D.W. Winnicott a eu l'occasion de remarquer que dès que l'on essaye de décrire un bébé, on se trouve en train de décrire un bébé en relation avec quelqu'un. Un bébé ne peut pas exister seul, il est inscrit dans une relation.

Le bébé humain naît immature, il lui est nécessaire pour survivre à sa venue au monde que l'on prenne soin de lui, pas seulement pour l'alimentation et les soins d'hygiène, mais pour être porté, supporté, pour que se constituent les bases humaines de sa relation à l'existence, pour que se tissent les liens qui l'uniront aux autres dans des échanges multiples.

Je veux balayer tout de suite cette facilité qui consiste à représenter la personne âgée comme « retombant en enfance » et que ce que l'on trouverait dans le champ de l'enfance, on le retrouverait en travaillant auprès des personnes âgées. Mais je veux aussi indiquer pourquoi et comment ces champs du début et de la fin de la vie entrent tellement en résonance.

En attendant que je n'arrive à ce point d'éclairage, je reprends ce fil de l'observation du tout jeune enfant qui se poursuit du côté du grand âge parce qu'il noue aux soins physiques la continuité de la présence sociale et psychique.

Que serait un vieillard seul ?

Je pense aux récriminations douloureuses de certaines personnes qui se plaignent de la solitude. Personne pour venir les voir. Enfants et petits enfants sont pris par leurs activités, les proches d'autrefois sont infirmes ou décédés. Je pense aussi à cette vieille dame impotente que le médecin de la consultation où je travaillais à

mes débuts m'avait convaincu de passer voir à domicile car elle ne pouvait se déplacer. Je lui rendais visite régulièrement en quinzaine. Son fils qui l'avait attaquée avec une hache était interné. Elle aurait aimé qu'il sorte. Elle serait moins seule. Elle était si seule... Ses voisines la laissaient tomber. J'avais le sentiment d'être un peu utile à l'écouter se plaindre. Et puis, au hasard d'un rendez-vous remis. Je me suis retrouvé en présence de jeunes représentants des « Petits Frères des Pauvres » et je me suis aperçu que cette dame ornait sa solitude de diverses présences réparties dans la semaine. Ce n'était pas si mal ; et sa plainte n'en était pas moins sincère.

La véritable solitude de la personne âgée serait finalement celle qui aboutit à ce qu'on retrouve son corps des mois (voire des années) après son décès sans que quiconque se soit inquiété d'elle... Ces solitudes effrayantes (il faut entendre s'exprimer à ce sujet les pompiers qui interviennent alors) sont celles que l'on découvre dans les faits divers à défaut d'en savoir quelque chose quand la vie est encore là.

La mise en place de réseaux d'aides qui mêlent parfois heureusement parents, amis, professionnels, bénévoles, apparaît évidemment comme une solution qui nécessite une importante dépense d'énergie de la part de chacun, mais assure une continuité qui serait vite autrement épuisante à qui demeurerait seul. Les soignants apprécient aussi de ne pas se sentir seuls avec des personnes seules. Il faudra y revenir.

Avant d'en finir avec cet éclairage du point de vue de l'isolement, il nous faudra insister sur un aspect qui voisine avec l'isolement, celui de la singularité. Un des moyens de rompre avec l'isolement serait de favoriser la grégarité, le groupage, l'association. La solitude effraye par ce qu'elle suppose en arrière-plan de crainte de la dépression et d'un possible suicide. On en arrive ainsi, surtout au sein des institutions, à remplir là aussi les emplois du temps (on peut parler d'« emplis » du temps) afin d'être certains que les séances de yoga, les ateliers de cuisine, les parties de belote etc. ne laisseront aucune brèche à une possible et menaçante solitude. Je pense à ce vieux Monsieur qui inquiétait les soignants de sa Maison de Retraite parce qu'au lieu d'aller au Club de Belote, il restait à lire au calme de sa chambre. Cet homme était un solitaire. Il avait toujours apprécié de lire ainsi. Pourquoi faire de lui un joueur de cartes... Il faut bien admettre la singularité de chacun, et admettre que cette singularité ne facilite pas l'attitude de tant de professionnels ou de spécialiste, toujours en quête de ce qui constitue des groupes rassurants, maîtrisés. Groupes de résidents, groupes de pathologies, groupes ethniques, groupes d'âge. Un élément d'un groupe se ramène si aisément à n'être plus qu'un numéro...

Récemment, dans une séance de thérapie, je recevais un enfant de huit ans qui se plaignait qu'à l'école on lui apprenait toujours les mêmes choses qu'il savait déjà – et que ce qu'il ne savait pas était « nul » ! S'insinua alors l'idée qu'il se pourrait que le thérapeute sache lui-même quelque chose de cet ennui à écouter ses patients

successifs. Ce petit garçon surgit de son fauteuil en s'écriant : « *mais non ! tu sais bien qu'il n'y a pas deux enfants pareils !* » Comme il avait raison.

Il n'est pas deux êtres semblables. Même si nous avons besoin de ce que l'on appelle nos semblables, des semblables à nous-mêmes, nous avons toujours à nous en distinguer pour ne pas nous perdre dans la confusion d'une totalité déshumanisée. « *Vous qui semblez autres moi-même* » dit le poète¹. Une patiente, lorsqu'elle était en souffrance disait que son désir était de parvenir à être « *comme tout le monde* », mais en même temps, elle ne cessait de chercher à se démarquer de quiconque et à affirmer dans l'existence une position des plus personnelle.

L'avancée dans la vie au cas par cas

La mission de maintenir les personnes âgées en lien avec la société n'est pas récente, même si on la proclame souvent comme une nécessité nouvelle, dans l'actualité du moment. La lecture du Rapport de Pierre Laroque publié en 1962 au nom de la Commission d'Etude des Problèmes de la Vieillesse (constituée par décret le 8 avril 1960), est sans équivoque : que ce soit sous l'angle professionnel, financier, social, médical, les conclusions de ce rapport visent à refuser toute ségrégation, tout enfermement, toute discontinuité. Elles préconisent le recours à des solutions de souplesse, capables de tenir compte de la singularité de chaque situation au fur et à mesure de l'avancée dans la vie et dans la vieillesse. Les références aux aspects psychologiques sont multiples.

Citons le rapport :

(...) l'âge chronologique ne constitue pas un critère valable, mais bien plutôt le degré de validité, l'état psychologique, l'aptitude ou l'inaptitude à mener une vie relativement indépendante. Ces données individuelles du vieillissement déterminent seules la forme d'intervention adaptée à chacun, du point de vue du logement, de l'aide à domicile, du placement en collectivité.

(...) Au surplus, la solution de ségrégation rejoint la tendance même des personnes âgées à se replier sur elles-mêmes, à renoncer progressivement à tout effort de contact avec l'extérieur ; elle a donc de bonnes chances d'accélérer leur vieillissement, psychologique tout au moins.

(...) Certes, il ne faut pas dissimuler que le placement collectif de certains vieillards, physiquement ou psychologiquement incapables de mener une vie indépendante, continuera de s'imposer. Du moins, convient-il de faire en sorte que, tant sur le plan de l'équipement que sur celui de l'organisation de la vie quotidienne, les organismes chargés de les accueillir soient adaptés à leur état et qu'y soit ménagée la possibilité, pour les vieillards ainsi placés de garder le plus de contacts possibles avec l'extérieur.

¹ Louis Aragon, "Le discours à la première personne", *Les Poètes*, 1960. (Gallimard, Paris 1969)

Mais cette solution doit demeurer exceptionnelle. L'accent doit être mis, par priorité, sur la nécessité d'intégrer les personnes âgées dans la société, tout en leur fournissant les moyens de continuer, le plus longtemps possible, à mener une vie indépendante par la construction de logements adaptés, par la généralisation de l'aide ménagère à domicile, par la création des services sociaux de toute nature qui leur sont nécessaires, par l'organisation de leur occupation et de leur loisirs.

Ainsi, tout en évitant de faire naître, chez les vieillards, un sentiment de dépendance, pourra-t-on respecter le besoin qu'ils éprouvent de conserver leur place dans une société normale, d'être mêlés constamment à des adultes et à des enfants.

Mais, alors même que pour mener à bien son patient et large travail d'enquête, le Comité avait à sa disposition un certain nombre de facilités pour réunir des responsables et lancer des questionnaires, faut-il s'étonner qu'il n'ait pas obtenu celle de mettre en place dans le même temps un dispositif destiné à sensibiliser l'opinion publique. La commission a souhaité organiser, sous son contrôle, et avec des moyens financiers adéquats, une campagne d'information, objective et scientifiquement valable, par la voie de la presse, de la radiodiffusion et de la télévision. Elle a fait élaborer un programme et un budget mais, faute d'avoir pu obtenir, en temps utile, les crédits nécessaires à la mise en œuvre de ce plan d'information et de préparation psychologique de l'opinion, il ne lui a pas été possible d'atteindre cet objectif.

Quarante et un ans après la parution de ce Rapport dans lequel il est écrit en toutes lettres qu'on « ne saurait en effet bien évidemment faire table rase du passé », où en sommes-nous ? Geneviève Laroque, sa cousine, présidente de la Fondation Nationale de Gérontologie de 1991 à son décès en 2012, dénonçait en août 2003 la « chronique des morts annoncées » de la canicule en constatant que les experts n'avaient pas été écoutés :

La démesure caniculaire tue les très vieux comme les volailles entassées dans des bâtiments surchauffés comme le sont beaucoup de maisons de retraite, de salles d'hôpital et aussi de logements particuliers.

On débloque des crédits dans l'urgence quand il s'agit de calamité agricole ; on est plus prudent quand il s'agit d'une calamité sociale qui risque de durer.

De quoi décourager encore un peu plus tous les acteurs de terrain comme les chercheurs du secteur vieillesse-vieillesse, qui depuis plus de trente ans dénoncent les carences des politiques vis-à-vis des publics fragiles, dont un certain nombre de personnes âgées font partie.

Le point de vue générationnel

Je vais en venir maintenant à braquer le projecteur sur les implications générationnelles de ce qui aboutit à l'exclusion, à l'isolement et, plus

généralement, à la maltraitance de la personne âgée. Cette maltraitance ne prend en effet véritablement tout son sens que si on la situe dans la perspective de la dynamique générationnelle.

Mon point de départ, pour dresser le tableau dans son ensemble, consiste à citer l'énigme posée à Œdipe par la Sphynge (le Sphinx est féminin en grec). Elle n'est pas toujours connue dans sa totalité : *Quel est l'être à la voix unique, qui a tantôt deux, tantôt trois et tantôt quatre pieds, et qui n'a jamais plus de force que lorsqu'il a moins de pieds.*

Mais vous n'ignorez sans doute pas que Œdipe répond : « *Je sais, c'est l'homme.* » L'homme qui commence, lorsqu'il se déplace, à utiliser ses deux mains et ses deux pieds. Il marche ensuite en utilisant ses membres inférieurs. Enfin, sur son déclin, il s'aide d'une canne. On pourrait ajouter dans notre modernité, les pieds supplémentaires représentés par les béquilles, déambulateurs et autres instruments locomoteurs.

Que nous enseigne cet épisode intégré au mythe d'Œdipe ? On peut le décrypter de la façon suivante : la voix unique serait le représentant du désir, le désir singulier de chaque être qui naît avec lui et disparaît alors qu'il s'efface.

Quelques vers d'un poème en prose de Tourgueniev illustrent cette place centrale qui revient au désir :

A quoi penserai-je ?...

A quoi irai-je penser quand le temps de mourir sera venu pour moi, si seulement je suis alors en état de penser ?

Irai-je penser à ce que j'ai mal profité de la vie, à ce que je l'ai laissée filer sans vigilance, que je n'ai pas su apprécier ce qu'elle m'offrait.

« Comment ? C'est déjà la mort ? Si tôt ? Impossible ! C'est que je n'ai pas encore eu le temps de rien faire... Je n'en n'avais seulement eu que l'intention. »

Vais-je me souvenir du passé. Arrêter ma pensée sur quelques instants vécus empreints de lumière, sur des images ou des visages chers ?

Mes mauvaises actions surgiront-elles à ma mémoire, l'angoisse cuisante née d'un repentir tardif découvrira-t-elle mon âme ?

Vais-je penser à ce qui m'attend par-delà la tombe... si jamais quoi que ce soit devait m'attendre ?

Non... Il me semble que j'irai m'appliquer à ne pas penser – et me contraindre à m'occuper à une quelconque sottise, uniquement pour que mon attention à moi se détourne des ténèbres terrifiantes qui assombrissent l'avenir.

Un mourant, devant moi, se plaignait sans cesser qu'on ne voulait pas lui donner à grignoter des noisettes séchées au four...mais, au fond de ses yeux qui perdaient leur éclat, pulsait et palpait quelque chose comme l'aile disjointe d'un oiseau blessé à mort.

I.S. Tourgueniev, Août 1879²

Dans ce poème, c'est l'aile disjointe qui apparaît comme la métaphore du désir persistant du moribond. Jusqu'au bout, il ne renonce pas aux noisettes qu'on s'obstine à lui refuser pour son bien, sans doute... jusqu'à ce que ne palpite plus cette expression du désir au fond de ses yeux.

Le désir est ce que nous avons de plus personnel et en même temps de plus insaisissable. C'est un moteur vital grâce auquel nous sommes propulsés dans l'existence, en même temps que ce qui génère nos conflits les plus persistants qui pèsent sur notre envol. « Voix unique » est à entendre au sens de la singularité : chaque désir est à nul autre pareil. Unique ne désigne certainement ce que le désir parlerait d'une seule voix, car, c'est bien ce qui est troublant, c'est que le désir n'en finit pas de se déployer, de se contredire, de se départager. On veut une chose en même temps que son contraire.

Le comptage des pieds serait chose simple si ne s'y ajoutait cette remarque sur la puissance liée au moindre compte. C'est ici que nous pouvons développer ce qui fait résonner ce qui tient à la plus grande faiblesse de l'être jeune en même temps que de l'être âgé. L'être est en pleine possession de sa puissance lorsqu'il s'affirme sur ses deux pieds, il est alors dit-on dans la force de l'âge. Que se passe-t-il alors qu'il est entre la prime jeunesse qu'il n'aura jamais plus et la vieillesse qui le menace inexorablement. On peut dire que l'être sur ces deux pieds est dangereusement cerné.

D'un côté, il est menacé par les plus jeunes qui vont grandir et convoiteront sa place. Cela se comprend bien. C'est une des composantes du mythe d'Œdipe, et de tant de récits. Le roi, le chef, le père, est menacé par la génération nouvelle, par les plus jeunes qui deviennent adultes et ne se traînent plus à quatre pattes ; ils revendiquent à leur tour pour eux-mêmes le pouvoir et la puissance.

D'un autre côté, même si cela est moins transparent, l'homme sur ses deux pieds est menacé par les vieillards qui représentent ce qu'il ne veut surtout pas devenir. Je parle au masculin, mais ce n'est pas l'apanage des hommes de se sentir menacés par le vieillissement. Je n'ai pas ici le temps d'analyser le conte de Blanche Neige dans lequel la Reine (la mère) se sent dépassée par sa fille de sept ans³. Elle ira, elle qui guette ses rides dans le miroir, jusqu'à se grimer et s'avilir pour approcher en vieille paysanne l'enfant qui vit dans la forêt. Les spectres de la déchéance et de la mort dont on sait rien et dont ne veut rien savoir, sont incarnés

² Ivan Sergueï Tourgueniev (1818-1883) Poèmes en Prose. (Traduction personnelle)

³ Je me réfère ici au conte transmis par les frères Grimm et non à la version imposée par Walt Disney et celles qui s'en sont inspirées.

par les ascendants qui perdent de leur force. Les enfants toujours frais et débordant de cette énergie si précieuse incarnent une éternelle et idéale jeunesse.

Un conte très court collecté par les Frères Grimm illustre parfaitement ce que j'essaie de vous dire, *Le vieux grand-père et son petit-fils* :

Il était une fois un très, très vieil homme,... Le Conte du Vieux grand père et son petit fils, très bref, met en présence trois générations.

- Un grand-père devenu « *si vieux que ses yeux n'y voyaient plus guère tant ils étaient troubles, que ses oreilles n'entendaient plus du tout et que ses pauvre vieux genoux tremblaient sous lui* ». Ce pauvre vieux bave sa soupe et finit par casser son écuelle.

- Le fils et la belle-fille, dégoûtés, s'impatientent et en arrivent à « *obliger le vieux grand-père à manger dans un coin, derrière le poêle, ne lui donnant que tout juste de quoi ne pas mourir de faim.* » De fait, il a toujours faim. Une méchante écuelle de bois grossière a remplacé celle en terre qu'il avait laissé échapper.

- Le petit fils, âgé de quatre ans (l'âge, là aussi, est précisé) est surpris par ses parents alors qu'il est en train d' « *assembler quelques planchettes de bois qu'il s'efforçait de faire tenir ensemble.* ». Il s'explique ainsi : « *Je fabrique une petite auge, pour faire manger papa et maman quand je serai grand.* »

Moralité : « *Le mari et la femme échangèrent un long regard, puis commencèrent à pleurer. Ils firent revenir le vieux grand-père à leur table et mangèrent toujours avec lui depuis lors, sans gronder jamais, quand il lui arrivait de se tacher ou de répandre un peu de soupe sur la table.* » Comme cela finit bien !

Mais qui pourrait croire à un dénouement si heureux ? S'attendrait-on à ce que les managers des institutions qui maltraitent les pensionnaires âgés en les laissant aux prises avec un plateau dont ils ne parviennent pas à se saisir de la nourriture qu'il porte. En les exilant dans des lieux ineptes. En leur imposant le port de couches qui vont précipiter leur incontinence. En les infantilisant continûment... S'attendrait-on à ce que, à l'instar des parents de cette belle histoire, ils renoncent à leur attitude de relégation ?

La violence entre les générations est souvent ramenée à ce qu'on appelle le « conflit des générations », c'est-à-dire la difficulté d'accorder des modes de vie et d'harmoniser des positions qui s'affrontent inévitablement dans l'existence de chacun et dans les sociétés. Des rites d'admissions ont de tout temps tenté de régler l'accès à l'âge adulte. Dans des civilisations dites primitives, on décrit, à des âges variables, des cérémonies comportant des inscriptions douloureuses dans le corps, des apprentissages collectifs, des initiations obligatoires. Il nous en reste quelque chose dans certaines cérémonies ou transmissions (communions ou équivalents, examens...)

Pour ce qui est de l'accès au grand âge, on comprend qu'il n'est pas symétrique à l'accès à l'âge adulte et qu'il n'y ait pas d'initiation possible à la vieillesse et à la mort. En revanche les différents cultes des ancêtres sont venus à cette place empêcher, en la renversant, la trop grande rudesse qui aurait autrement consisté à éliminer les bouches devenues inutiles. Persuadés d'un au-delà réunissant toutes les générations, il convenait aux hommes de l'antiquité d'honorer ceux qui disparaissaient ou avaient disparus, pour ne pas eux-mêmes être anéantis dans l'au-delà. C'était aussi la raison pour laquelle il leur fallait assurer après eux une nouvelle génération qui, bien que menaçante, ne manquerait pas d'honorer leur mémoire.

Pour illustrer ce point, j'utiliserai une fable de Léon Tolstoï, *Le corbeau et ses trois fils* :

Cette fable raconte l'histoire d'un corbeau qui avait édifié son nid dans une île. Trois petits corbeaux naquirent et le père se mit en demeure de leur faire traverser la mer, un par un, afin de les transporter sur le continent.

Il n'est plus tout jeune et il se fatigue vite. Alors qu'il fait son premier voyage, il s'interroge à mi-route : « *Pour l'instant je suis fort et lui faible, je le transporte à travers la mer, mais quand il deviendra grand et fort, moi je deviendrai faible de vieillesse. Se souviendra-t-il de ce que j'ai fait pour lui. Ira-t-il me transporter de place en place ?* » Il pose cette question au premier petit corbeau qui lui répond : « *je le ferai* ». Le vieux père corbeau ne croit pas son fils. Il desserre ses griffes et le laisse tomber dans la mer. Le second voyage répète le premier et se conclut de la même façon par la noyade du petit corbeau menteur.

Au troisième voyage, le petit corbeau répond ainsi à la question de son père : « *Non ! Je ne le ferai pas.* » Et il explique : « *Quand tu seras vieux, alors moi je serai adulte, j'aurai mon nid à moi et mes petits à moi, et je nourrirai et transporterai mes enfants à moi.* » Il dut la vie sauve à cette parole vraie : « *il a dit la vérité, c'est pourquoi je me donnerai la peine de le transporter au-delà de la mer* » conclut le vieux père qui usa ses dernières forces à gagner le rivage pour que son fils « *fasse son propre nid et qu'il élève des enfants.* »

L'impasse générationnelle est clairement posée : qui n'assure pas sa descendance se retranche de l'ordre des générations : qui viendra honorer sa mémoire ? Qui viendra lui succéder ? Celui qui engendre sera contraint de céder sa place, sinon il en sera dépossédé : quelle sera alors sa succession ?

Mais, si tout cela est inscrit dans des traditions civilisationnelles, qu'est-ce qui rend au présent les situations liées au vieillissement si pénibles au regard de l'isolement en particulier ? Ce qui apparaît lié à notre modernité c'est ce qu'ont peut nommer la déliaison des générations.

La déliaison générationnelle : violence et maltraitance

Cette problématique est ancienne et tient aux racines de notre humanité. Il y a pourtant quelque chose de nouveau dans l'actualité de nos sociétés. Nous avons à en savoir quelque chose et à en repérer les effets dans les phénomènes de violence et de maltraitance.

Maltraitance des personnes âgées dont on ne prend en considération l'existence que dans des visées consuméristes. Ce n'est que dans la mesure où ils sont capables de participer en consommant que la société les honore, les cible dans des publicités, leur offre l'illusion que leur place est acquise.

Nous assistons, sans doute avec une accélération depuis la seconde guerre mondiale, à une déliaison des générations. Les personnes dans la force de l'âge cherchent à se défaire de leur obligation générationnelle à prendre soin de leurs ascendants comme de leurs descendants. Pour ce qui est des descendants, nous ne nous y étendrons pas, mais les juges, les enseignants et autres éducateurs savent à quel point nombre d'enfants sont confiés, faute de ressources éducatives parentales suffisantes en temps et en qualité, à des organismes, à des institutions censés leur apporter ce qu'ils ne se sentent pas en capacité de leur transmettre. L'école devrait par exemple tout enseigner...

Pour ce qui est des personnes âgées, l'isolement dont nous parlons aujourd'hui, mais aussi bien la relégation de leur existence, la relégation aussi de la mort qui attend chacun au bout du chemin, rend impossible socialement l'admission de la notion de vieillissement et de fin de vie. Ce qui est vieux, comme ce qui en est de l'histoire en général est dépassé, obsolète, périmé.

La nécessaire solidarité qui tient ensemble les générations, qui assure la précieuse transmission générationnelle a volé en éclat. Il en résulte cette amplification de la violence et de la maltraitance, qui ont existé de tout temps, mais qui ne trouvent plus à être balancées par les effets de l'interdépendance, de la mutualité, de la réciprocité.

Quelques films illustrent cet éclatement des générations, les enfants largués retrouvant parfois des vieillards largués :

Les films

***L'éternité et un jour* de Théo Angelopoulos, 1998 :**

« Alexandre, un grand écrivain, est sur le point de quitter définitivement la maison en bord de mer dans laquelle il a toujours vécu. Avant son départ, il retrouve une lettre de sa femme, Anna, qui lui parle d'un jour d'été, il y a trente ans. Pour Alexandre commence alors un étrange voyage où passé et présent vont s'entremêler. »

***Le monde de Marty* de Denis Bardiau : 1999**

« Martin Sauvier, dit " Marty ", 10 ans, atteint d'un cancer, tente de conjurer la maladie par mille facéties qu'il égrène dans les couloirs de l'hôpital. Au cours d'une de ses escapades, il entre un jour dans la chambre d'Antoine Berrant, un vieux monsieur cloué sur son fauteuil roulant par la maladie d'Alzheimer. Malgré la réticence du septuagénaire, Marty en fait son confident, et s'insinue peu à peu dans sa vie. Tous deux entament une amitié singulière, faite de clignements d'yeux et de frémissements de paupières. Après sa dernière chimiothérapie, Marty enlève Antoine et l'emmène au bord de la mer. »

Le papillon de Philippe Muyl, 2002 :

« Grand collectionneur, Julien se lance à la recherche de l'Isabelle, un papillon de nuit dont la beauté n'a d'égale que la rareté. Un périple de rêve dans les montagnes du Vercors. Mais c'est compter sans Elsa, une fillette de huit ans délaissée par sa mère, qui, sans le dire, a décidé de faire partie du voyage... »

On peut ajouter La vieille dame indigne de René Allio (1965) :

« À Marseille, une vieille femme, Madame Bertini, se retrouve seule à la mort de son mari. Tous ses enfants sont mariés et dispersés dans la région à part Albert et Gaston qui sont restés à Marseille. Par intérêt pour l'héritage, les deux fils cherchent à accaparer leur mère. Mais elle décline leur invitation et, avec le peu d'argent reçu des ventes de l'entreprise familiale en faillite et de tous les biens qui avaient constitué son quotidien jusqu'alors, elle s'achète une voiture et part à l'aventure en compagnie d'une serveuse de bar, Rosalie, une jeune femme très libre pour laquelle elle s'est prise d'amitié, ainsi que d'Alphonse, un cordonnier libertaire... »

Dans ce schéma où les générations entrent de par la force des choses dans des relations conflictuelles, il convient de nous situer nous-même à qui revient la tâche de prendre en charge les personnes âgées. Si nous n'y parvenons pas, le risque est grand d'entrer dans la répétition ou l'exacerbation de ces conflits. Il importe de reconnaître ce qui ferait notre violence propre, de notre propre place, sur nos deux pieds assurés. La maltraitance se fait vite contagieuse à ne pas trouver à s'analyser.

Seul, tout seul. Respect et soutien de l'autonomie

Pour terminer, je voudrais revenir sur l'expression de la solitude dans le sens particulier de « faire tout seul ». S'isoler, chercher à s'isoler n'est pas obligatoirement le signe d'une souffrance exacerbée par la présence insupportable de l'autre. Ce n'est pas obligatoirement se cacher pour mourir. Il arrive que ce soit, parfois la manifestation d'une volonté de faire seul, de se débrouiller seul, de retrouver éventuellement un « faire seul » momentanément aboli par la maladie ou une infirmité passagère.

Cette quête d'autonomie n'est pas évidente à satisfaire lorsque les conditions de sécurité ne sont pas assurées pour les déplacements d'une personne dont la mobilité

se trouve réduite, ou pour l'accomplissement de gestes quotidiens d'une personne qui a perdu ses repères ou dont la mémoire défaille à l'occasion.

A qui revient la responsabilité d'accorder tel ou tel degré d'autonomie. Au vu de quel critère. Maintenir une dépendance excessive entraîne une révolte plus ou moins sourde, plus ou moins perceptible – la révolte, c'est déjà ça, comme signe d'existence et de persistance du désir. Au pire cet excès de dépendance entraîne une soumission, une abolition de la volonté et mène à ce redoutable glissement que l'on devrait toujours chercher à éviter.

L'indépendance accordée sans discernement risque d'un autre côté de majorer les risques aveuglés par une confiance insuffisamment critique. Risques de chutes, d'accidents domestiques, de portes ouvertes à des inconnus...

Entre ces deux écueils, la marge de manœuvre est évidemment difficile à trouver. Elle nécessite une présence et une vigilance. Elle nécessite une articulation solide des différents intervenants pour que chacun puisse échapper à sa propre solitude et aux risques de maltraitance qui en découleraient. Elle nécessite aussi, cette marge de manœuvre, de la concertation de la part des différents intervenants. Et la concertation prend du temps pour parvenir à suffisamment de cohérence. Patience, cohérence, présence, voilà les maîtres mots, vous le savez bien de l'accompagnement des personnes âgées. Je voudrais en ajouter un autre hérité de la lecture de la fable de Tolstoï. Souvenez-vous que le troisième petit corbeau se voit accorder par son vieux père le droit de poursuivre son existence parce qu'il a parlé vrai. Il a dit la vérité des générations. Il a dit l'effacement inéluctable des générations. Sachons dire, nous aussi la vérité. A défaut de pouvoir dire la vérité de la vie, de la mort et de la maladie, qui font toujours énigme, en tout cas, efforçons-nous de ne pas trahir la vérité par de fausses paroles ou des silences mortels. Efforçons-nous de ne pas effacer avant l'heure ceux qui sont encore là, en niant leur existence et leurs désirs derrière les mensonges surgis de nos propres désirs.

Textes originaux :

A quoi penserai-je ?...

I.S. Tourgueniev (1818-1883), Poème en prose Août 1879

A quoi irai-je penser quand le temps de mourir sera venu pour moi, si seulement je suis alors en état de penser ?

Irai-je penser à ce que j'ai mal profité de la vie, à ce que je l'ai laissée filer sans vigilance, que je n'ai pas su apprécier ce qu'elle m'offrait.

« Comment ? C'est déjà la mort ? Si tôt ? Impossible ! C'est que je n'ai pas encore eu le temps de rien faire... Je n'en n'avais seulement eu que l'intention. »

Vais-je me souvenir du passé. Arrêter ma pensée sur quelques instants vécus empreints de lumière, sur des images ou des visages chers ?

Mes mauvaises actions surgiront-elles à ma mémoire, l'angoisse cuisante née d'un repentir tardif découvrira-t-elle mon âme ?

Vais-je penser à ce qui m'attend par-delà la tombe... si jamais quoi que ce soit devait m'attendre ?

Non... Il me semble que j'irai m'appliquer à ne pas penser – et me contraindre à m'occuper à une quelconque sottise, uniquement pour que mon attention à moi se détourne des ténèbres terrifiantes qui assombrissent l'avenir.

Un mourant, devant moi, se plaignait sans cesse qu'on ne voulait pas lui donner à grignoter des noisettes séchées au four... mais, au fond de ses yeux qui perdaient leur éclat, pulsait et palpitait quelque chose comme l'aile disjointe d'un oiseau blessé à mort.

(Traduction personnelle)

Le vieux grand-père et son petit-fils

(Conte collecté par les Frères Grimm).

Il était une fois un très, très vieil homme, si vieux que ses yeux n'y voyaient plus guère tant ils étaient troubles, que ses oreilles n'entendaient plus du tout et que ses pauvres vieux genoux tremblaient sous lui. Ses mains aussi tremblaient, et il tenait si mal sa cuillère quand il était à table, qu'il renversait souvent de la soupe devant lui, et même parfois manquait sa bouche. Son fils et la femme de celui-ci en étaient dégoûtés, qu'ils finirent par obliger le vieux grand-père à manger dans un coin, derrière le poêle, où ils le servirent dans une grossière écuelle de terre, ne lui donnant que tout juste de quoi ne pas mourir de faim. Jamais il ne mangeait à sa faim. Et puis un jour, ses pauvres vieilles mains tremblantes laissèrent échapper la malheureuse écuelle qui se cassa. La jeune femme le gronda, mais il ne répondit rien : il soupira seulement. Elle alla lui acheter une écuelle de quatre sous, en bois, dans laquelle il dut manger désormais.

Devant le vieux grand-père assis, comme toujours, dans son coin à l'écart, son petit-fils âgé de quatre ans se mit à assembler quelques planchettes de bois qu'il s'efforçait de faire tenir ensemble.

- Que fais-tu là ? Lui demanda son père.

- C'est une petite auge que je fabrique, répondit l'enfant, pour faire manger papa et maman quand je serai grand.

Le mari et la femme échangèrent un long regard, puis commencèrent à pleurer. Ils firent revenir le vieux grand-père à leur table et mangèrent toujours avec lui depuis lors, sans gronder jamais, quand il lui arrivait de se tacher ou de répandre un peu de soupe sur la table.

Le Corbeau et ses petits.

Fable de Léon Tolstoï (1898-1910)

Un corbeau s'arrangea un nid sur une île, et quand des petits eurent éclos, il entreprit de leur faire faire la traversée jusqu'à la terre.

Tout d'abord il prit l'un des petits corbeaux dans ses serres et vola avec lui à travers la mer. Quand le vieux corbeau eut atteint la moitié de la mer, il se sentit fatigué, il battit des ailes avec moins de rapidité et il se mit à penser

Pour l'instant je suis fort et lui faible, je le transporte à travers la mer, mais quand il deviendra grand et fort, moi je deviendrai faible de vieillesse. Se souviendra-t-il de ce que j'ai fait pour lui. Ira-t-il me transporter de place en place ?

Et le vieux corbeau demanda au petit : « Quand je serai faible et que toi tu seras fort, me porteras-tu. Dis moi la vérité ! »

Le petit corbeau eut peur que son père ne le lâche dans la mer et répondit : « Je le ferai ».

Mais le vieux corbeau ne crut pas son fils et le laissa échapper de ses serres.

Le petit corbeau tomba comme une pierre et se noya dans la mer

Le vieux corbeau retourna seul sur son île. Ensuite, il prit un autre petit corbeau et le transporta de la même façon à travers la mer. A mi chemin, il ressentit de nouveau la fatigue et demanda à son fils si celui-ci le transporterait de place en place quand il serait devenu vieux.

Effrayé à l'idée que son père ne le lâche, il répondit : « Je le ferai. »

Le père ne le crut pas non plus et le lâcha dans la mer.

Quand le vieux corbeau revint à son nid, il ne lui restait qu'un petit

Il prit son dernier fils et vola avec lui à travers la mer.

Parvenus à mi chemin, il se fatigua et demanda :

« Quand je serai vieux, est-ce que tu me nourriras et me transporteras de place en place ? »

Le petit corbeau répondit : « Non, je ne le ferai pas »

« Pourquoi ? » demanda le père

Quand tu seras vieux, alors moi je serai adulte, j'aurai mon nid à moi et mes petits à moi, et je nourrirai et transporterai mes enfants à moi.

Le vieux corbeau pensa alors : il a dit la vérité, c'est pourquoi je me donnerai la

*peine de le transporter au-delà de la mer
Et le vieux corbeau ne lâcha pas le petit, avec ses dernières forces, il battit des
ailes et le transporta jusqu'à la terre, pour qu'il fasse son propre nid et qu'il
élève des enfants.*

(Traduction personnelle)

Les films :

L'éternité et un jour de Théo Angelopoulos, 1998

Le monde de Marty de Denis Bardiau : 1999

Le papillon de Philippe Muyl, 2002

La vieille dame indigne de René Allio (1965)